



L'île des anamorphoses

version de Kim Tae-yong

Derrière

Quelle histoire dois-je raconter quand la ville s'écroule.

La nature que j'ai quittée, la personne que j'ai quittée, le temps, les endroits, les noms, les phrases, les histoires, les questions, les larmes. Je lis les phrases de la ville et de la nuit en bégayant. Les phrases s'absorbent en une histoire. Il y a une histoire qui absorbe ses phrases. Aussi les phrases qui éboulent le déguisement de l'histoire.

On recommence. Personne ne veut ma réponse. J'écris la phrase comme un bœuf qui mange du sec. Il y a une phrase qui vient derrière une phrase. Il y a un nom qui vient derrière un nom. Une voix derrière une voix. Une histoire derrière une histoire. Quelques histoires ne retournent pas au début. Elles s'avancent seulement vers la fin en imitant le commencement. Elles font route vers la fin, elles n'y arrivent pas. Un mouvement progressif de l'histoire. La seule histoire derrière une histoire.

Je suis en train de mâcher du radis. Le radis est blanc et rond et lisse. Sucré et piquant. C'est devenu ma routine de manger un radis tous les soirs. Ce serait bien de cultiver des radis s'il y avait un petit clos à la maison. Mais je vais gâcher mon champ de radis, car je n'ai pas le talent d'élever quoi que ce soit. Parfois, les radis ne pousseront pas, quels que soient mes efforts, en raison de catastrophes naturelles comme les inondations ou la sécheresse. Je serais désespéré en regardant le champ de radis et je ne pourrai plus manger de radis. Je ne suis pas un homme qui résiste à la nature. C'est l'essence de la peur.

Quel visage ont les hommes quand ils arrachent les radis. Des gouttes de sueur coulent dans leur dos. Vous pourriez parfois déchirer les feuilles et les tiges avec colère et sans savoir exactement pourquoi vous êtes en colère. Si vous pouvez, vous allez embaucher quelqu'un pour prendre soin de votre champ de radis, quelqu'un qui sait la fermer comme un radis. Vous sentirez le changement de saison en le regardant travailler sur le terrain. Un moment, vous saurez bien que c'est l'agriculteur qui cultive les radis que vous élevez. J'en aurai honte. Je ne peux pas ne pas rire. Celui qui vient derrière le



rire. C'est celui qui va me mettre encore au désespoir. La peur s'accélère à chaque fois que je pense à la nature.

Je mâche du radis comme un bœuf mange du sec. Les phrases comme des radis sont bien. Les histoires construites par les phrases comme des radis sont bien. Mais je ne sais pas ce que c'est, d'être comme un radis. Je peux vaguement raisonner, mais je ne peux pas le décrire en phrases. Même si on connaît ce qui caractérise le radis, ça ne veut pas dire que la langue puisse exposer les caractéristiques des objets.

Est-ce possible de le dire. Cette histoire est très radis. Cette phrase est un peu comme un radis. La peau de la langue est enlevée comme celle de radis. Ce texte est un champ de radis sans radis. Est-ce possible, des phrases sans histoire. Ou même le contraire. Faut-il s'arrêter si on peut. La nuit est si longue. Il n'y a que mâcher et mâcher du radis.

Je mâche du radis. Un par nuit. J'aimerais bien qu'une phrase tombe à chaque bouchée de radis. Du zeste sur le journal. Je voudrais un petit animal sans pieds avec qui je peux le partager. Si cet animal crie ra-dis-ra-dis, je vais lui jeter la peau du radis. Je vais regarder l'animal mâcher la peau du radis, « ra-dis-ra-dis ». Jamais je ne donnerai un nom à l'animal. Je ne vais pas l'appeler non plus comme ça, il n'aura pas de nom. L'animal sans nom devra crier « ra-dis-ra-dis » tous les soirs comme s'il criait son nom qui lui est propre. Je voudrais avoir du mal à dormir la nuit à cause de « ra-dis-ra-dis ». Ce serait bien. C'est bien de vouloir beaucoup de choses.

J'ai entendu l'histoire d'un chien qui a perdu une dent après avoir mangé un radis vapeur. Ma tante a mis ses mains dans mon pantalon, et m'a parlé en touchant mon piment. Chaque fois que sa main rude m'a touché, mes testicules se sont contractés. Il y avait une leçon amère dans son histoire. Le chien qui a perdu sa dent ne savait pas qu'il avait perdu sa dent, il est mort la mâchoire disloquée, parce qu'il mâchait n'importe quoi, alors il a perdu sa dent. Peut-être. Je ne peux pas ne pas y croire. Certaines histoires finissent soudain par un mort. C'est aussi vrai que la mort déplisse les rides de l'histoire. Mon pénis a été plissé dans sa main. Il n'y a plus d'histoire qui pourrait plisser le monde. Certaines histoires se plissent puis se déplissent et à la fin, elle finissent par se casser. Mon histoire n'a pas de dent. Le problème est qu'elle veut mâcher n'importe quelle phrase, car elle ne sait pas qu'elle n'a pas de dent. On ne sait pas à quel moment l'histoire va perdre ses dents. J'aimerais bien que l'histoire perde son menton. Avant que la ville s'écroule. J'attends. C'est le seul.



J'ai mangé du radis et j'ai quitté la maison car je n'arrivais pas à attendre. L'air de la nuit enrôle l'arrière du cou. Quelques nuits n'exposent rien, elles ne cachent rien. La personne qui marche dans la nuit change de densité. Marchons plus. Si l'air froid de la nuit touche vos genoux, vous pouvez arrêter de marcher pendant un certain temps. Pas besoin de se dépêcher. Certaines histoires commencent quand tout s'arrête. Quand je regarde en arrière, je vois quelques phrases tombantes comme des ombres. Je vois aussi l'ombre qui met un clou dans le centre de la phrase. La nuit se casse. Il y a aussi une ombre qui s'enfuit derrière la ville avec des morceaux de la nuit cassée. L'histoire est généralement utilisée dans la nuit. Nous, les animaux, sommes nés sans pieds si nous aimons bien discuter la nuit. Dit ma tante. Je ne vois pas de critère mais je n'ai qu'à y croire. Je me promène dans la nuit comme un animal de la nuit. Tu t'avances, poussant et glissant tout ton corps si tu n'as pas de pied. Il est facile de couvrir la ville de la nuit avec des phrases. La ville va bien vieillir dans les phrases. Le désir déprimant et les particules de l'échec qui flottent dans l'obscurité vont accélérer la décomposition de la ville. Je vais goûter une gorgée de la ville pourrie juste avant qu'elle s'effondre.

L'histoire naturelle qui n'a pas de condiment commence ainsi. Mais qui va donner un nom à une histoire comme ça. Comment pourriez-vous trouver le point aveugle de l'histoire qui a une autre paume au dos de la paume. Vous ne voudrez même pas. Ne cherchez même pas à le trouver. Nos langues se sont aguerries à tout ce qui est âcre. Un stimulus derrière un stimulus. Nous sommes devenus tellement ternes que nous ne pouvons pas sentir la fissure de l'histoire. Nous avons besoin d'une langue qui peut attaquer l'histoire à son point faible. Calmons-nous.

Certaines histoires commencent derrière la jupe de la nuit. L'histoire échappe lentement d'entre les cuisses, tout comme de la sauce soja et de l'eau qui glissent des lèvres. Une araignée sans jambe, un enfant dont les cheveux poussent dans la bouche, un monstre qui change de visage chaque fois qu'il clignote, un hibou qui imite la parole humaine en sens inverse. Des histoires sur tout cela rampent dans la nuit de la ville. C'est parfois tellement misérable. Ramper est donc beau et triste. Même parce que sa peur est bien cachée. Il faut baisser le soi pour la nature. L'histoire se perdra dans la nuit.

Est-elle l'histoire que je voulais. Je voulais raconter une histoire de nuit, de ville et de radis. Je ne peux pas dire que ce sont des choses que j'aime. Les choses aimées ne se rassemblent pas en phrase. Il y a ceux qui écroulent des phrases. Je les aime. Je peux



raconter une histoire mais je ne peux pas parler. Je ne sais pas lequel vient le premier. Il faut donc continuer à recommencer. Je reste toujours dans la nuit de la ville qui va très bientôt s'écrouler. Le radis s'est enfoncé dans mon ventre. Crie « ra-dis-ra-dis » quand on frappe le ventre. Je porterai un petit animal sans pied. Je le perdrai. J'élèverai cet animal mort. J'entends quelqu'un qui gratte la paroi utérine. L'histoire maintenant solidifiée perd son écorce.

Il y a une personne qui a un nom. Il y a une voix. Il y a un nom qui n'est appelé que la nuit. Il y a une voix qui ne s'entend que la nuit. Un nom qui s'appelle la voix. Une voix qui appelle le nom. Une voix qui me fait reculer et rester. Une voix qui me quitte et me retourne. Les voix se heurtent. Elles se cassent. Tombent comme la musique. C'est le duo des voix. Possible. Seul. Cuisant. Qui ne peut jamais faire entendre sa voix. Certaines voix ne brillent que quand elles tournent et errent. Nous avons besoin d'une transition pendant que nous écoutions la voix.

(Se préparant à le faire tomber exprès s'il y a un verre en verre dans sa main) :
Qu'est-ce qui t'amène ici.

(Ému parce qu'il ne sait pas où cacher ses pieds) : Je suis un animal sans pied.

(Comme s'il regarde un verre en verre qui est tombé par terre et s'est cassé) :
Pense que ce mensonge va marcher.

(Élevant son pied droit, non, pied gauche) : Pensais que j'ai enfin effectué le premier pas.

(Faisant signe de la main de partir) : Recule d'un autre pas.

(Remuant les bras comme celui qui fait une chute) : Un autre pas derrière et c'est la chute.

(Comme se moquer de la personne tombée) : Ce sol est où tu dois rester.

(Vilement) : Pour rester ici.

(Carrément) : Pas d'histoire pour toi.

(Vilement) : Pour qui cette place est-elle vide.

(Élevant le doigt) : Pour celui derrière toi.

(Pensant non, je ne vais pas tourner, mais tourne) : C'est moi derrière moi.

(Rire à celui qui se retourne pour voir) : Quelqu'un d'autre derrière toi maintenant.

(Des excuses) : Qui diable.



(Carrément) : C'est pour quelqu'un d'autre.

(Faisant l'innocent) : Qui.

(Ignorant ce qu'il ignore) : Quelqu'un qui peut rester pour toujours.

(Ne peut même pas faire l'innocent) : Qui d'autre si pas moi.

(Comme si la seule chose que tu connais n'est qu'un morceau de tout ce que je connais) : Ça ne sera pas toi.

(Regret tardif) : J'ai reculé pour rester.

(Comme s'il était inutile de regretter) : Car reculé trop loin.

(Toujours en faisant l'innocent) : Même jusqu'à hier.

(Essayant de penser ce qui s'est passé hier) : Hier n'est qu'hier.

(Comme s'il reproche que l'hier dont il parle maintenant n'est pas un hier particulier) : Un aujourd'hui comme un hier.

(Comme s'il se promet que tout sera fini demain) : Ça, c'est à savoir demain.

(Doutant si demain va vraiment venir) : Aura une place pour moi demain.

(Décide de penser à aujourd'hui demain comme hier) : Si demain est un demain comme un aujourd'hui.

(Comme regarder derrière le miroir) : Pourquoi un aujourd'hui n'est qu'un aujourd'hui.

(Parce qu'il y a un miroir derrière le miroir) : Comment ça se fait que je ne le sache qu'aujourd'hui.

(En s'efforçant de déguiser l'ignorance) : La nuit d'ignorance me guide.

(Faut pas vanter l'ignorance, mais elle n'est pas une honte non plus, comme s'il en savait quelque chose) : Utilise le ton d'ignorance, toi.

(Faisant allusion aux désirs sexuels) : Parce que je ne peux pas freiner mon cœur de se serrer.

(Recherchant les crimes des désirs sexuels ratés) : L'impulsion imprudente peut tout rater.

(Comme se retourner vilement) : Pour rester au moins comme ça.

(Annonçant que maintenant c'est l'heure de tout arrêter et fondre les esprits) : L'illusion qui va disparaître dès que l'on en recule.

(Pas de soleil pour faire fondre mon esprit gelé) : Même une illusion.



(Vis-à-vis de soi-même qui ne peut ne pas se rappeler encore d'hier, jour le plus épouvantable et fastidieux, n'a plus la force de s'indigner. Enfin tellement frustré et déçu, il ne peut plus rien faire) : Mais ce n'est pas l'illusion d'hier.

(Parlant avec hâte impliquant que la personne énervée ait donné l'occasion) : L'illusion d'hier est le cauchemar d'aujourd'hui.

(Faisant tomber le verre en verre, bien surpris par le mot, cauchemar) : Pas que c'est possible.

(S'est excité comme une personne qui n'a jamais eu de cauchemar) : Un cauchemar qui vient derrière un cauchemar.

(Comme s'il ne faut pas le dire sans réfléchir) : Il ne faut pas le dire sans réfléchir.

(Comme s'il peut maintenant maîtriser le cauchemar comme un yo-yo) : Un cauchemar derrière un cauchemar.

(Comme s'il crie « laisse tomber le yo-yo qui me rend étourdi ») : Que tu ne peux jamais dire.

(Encore vilement) : Je n'ai pas pu parler.

(Carrément) : Plus d'occasion.

(Comme on connaît pour la première fois le vrai visage du cauchemar) : Un cauchemar répétitif.

(En espérant que son mensonge soit découvert) : Que mon cauchemar s'est terminé.

(Rien à dire mais ne peut pas rester la bouche fermée) : Alors partons à nouveau à l'illusion.

(Comme s'il prononce n'importe quel mot dans le dictionnaire) : Les phrases du rêve ont déjà disparu dans mon dictionnaire.

(Sachant maintenant que la phrase qui ne peut pas être ton seul objet, comme ceux qui sont étourdis par leurs phrases) : Toutes les phrases sont fausses.

(Parce que je suis un humain qui n'arrive pas à s'étourdir) : Que j'ai mis la mort en cette imagination.

(Se demandant quelle phrase tournerait l'histoire) : L'histoire pour moi est vraiment.

(Carrément non faiblement) : Pas d'histoire pour toi.

(Pas cette phrase) : Même mes mots.



(Après avoir pressenti que ça n'arrivera pas à se terminer mais se demandant pourquoi il y a toujours des regrets) : Maintenant.

(Pas cette phrase non plus) : Et ma question.

(En pensant, j'en ai marre, pourquoi cette personne, pourquoi, toujours, décide de disparaître en tant que la voix qui vient derrière une autre voix) : Non.

(Ni cette phrase) : Et mes larmes.

(En disparaissant) : Il n'y a pas.

(Ni cette phrase) : Même derrière les larmes.

(Derrière disparition) : Non.

Notre conversation peut-elle prévenir l'écroulement de l'histoire dans la ville construite par un monologue infini. Il y a des phrases qui disparaissent dès que nous les lisons. Il y a des phrases qui détruisent la phrase qui vient derrière quand elles disparaissent. Chaque phrase se retire vers la périphérie de l'histoire. L'histoire que nous nous cachons ne flotte pas comme une phrase. Est-elle prise au piège dans la parenthèse pour toujours. Je ne suis pas habitué à parler. Je ne sais pas comment parler sans sentiments. Tu deviens une phrase et flottes à la surface seulement quand tu n'es pas là. L'histoire appelle ce qui est disparu. C'est son point faible.

Quelque chose que tu dois bien savoir. Ma place est où ma voix s'entend. D'une illusion à un cauchemar. D'un cauchemar à un autre. Dans le cercle vicieux du rêve où un cauchemar mène à un autre, ma voix seule peut être la garde de mes rêves. Seulement ma voix peut briser notre histoire congelée. Vous souvenez-vous. Rappelez-vous. Rappelle-toi. Fends le buisson d'épines de l'oubli, entre dans la plaine de la mémoire. Qu'il y ait une voix qui a captivé notre corps et notre âme, une voix qui hurlait, une voix qui a déchiré le film mince et dur entre le monde et nous quand nous avons frotté les genoux les uns des autres tout en regardant la courbe bleue de la vague. Qu'une personne meurt et ensuite une autre. Que la ville a été fissurée à l'intérieur. Que cette voix ne peut pas être enfermée pour toujours par la langue de terre. Qu'il fallait la laisser partir pour la faire revenir. Qu'elle a volé à travers les pages de la nuit.

Je sais maintenant. Si tard. Si tard mais arrivé. Il faut dire. J'ai cru pouvoir dire. Il n'est pas possible de te l'expliquer. S'il existe un moyen, c'est de recommencer et de répéter cette histoire longue et ennuyeuse, ça veut dire que je n'ai qu'à continuer la



phrase jusqu'à ce que l'histoire perde son menton. Je voudrais que vous puissiez savoir dans combien de phrases je serai perdu et combien de temps j'y dépenserai.

Je veux te retenir avec la toile de la phrase, c'est mon désir et la vérité pour cette nuit. Qu'est-ce qui pourrait être encore là? Écoute-moi. Dis-moi. Avec quel ton dois-je chatouiller tes oreilles. Non, ne me dis pas. Donne-moi le courage par le silence. Si je t'ai tourné le dos ce jour-là, c'était pour exagérer mon cauchemar, je dois l'avouer. J'ai entendu le bruit de la pluie tombant sur le toit en fer blanc par la fenêtre. Le bruit de la pluie change de couleur en fonction de la métaphore utilisée. Quelle langue pourrait tenir le changement progressif de la nature. Ne laisse pas mon changement de ton te secouer. J'espère que tu peux absorber toutes mes langues par le silence seulement. La fin de chaque langue doit se plier. J'espère que cela dure, même si mes voix se brisent. Ton illusion, ton cauchemar, j'espère qu'ils deviennent mon illusion et mon cauchemar. J'espère que nous parvenons à fermer le dictionnaire du sommeil. Nous ne devons pas oublier que plus nous voulons, plus de phrase il y a à enregistrer cette nuit. Le désir est retardé et le fait atteindra la vérité.

Je me souviens de ton cri qui a tapé mon épaule par derrière avec ses doigts. Avec le bruit de la pluie venant de l'extérieur de la fenêtre, ton cri ressemblait à quelque chose entre avant et après la musique, qui ne peut pas devenir musique. J'ai écouté attentivement. Aux voix basses répétitives et monotones qui ont fendu mon cauchemar. Il semblait que la musique allait tomber comme la ville qui est en train de s'effondrer. Si je suis resté le dos tourné, c'est parce que je ne voulais pas exprimer plus de sentiments qu'il ne faudrait. Certains sentiments sèment les langues. J'avais besoin de quelque chose pour exprimer mes sentiments dans le silence. Je pensais que la nuit nous protégerait. Je pensais que ton cri s'arrêterait tout comme la nuit qui ne peut pas continuer pour toujours. On pourrait penser que j'avais besoin d'une certaine question sur les larmes. Les sentiments seraient amplifiés, parce que je ne pouvais que te laisser pleurer et c'était bien ma limite. La vraie raison des larmes aurait disparu, nous avons dû penser que le cri a explosé à cause de moi.

Ton cri s'est arrêté avant que la nuit ne soit finie. Et je te sentais me tourner le dos cette fois. Pourquoi ne savais-je pas alors. Que ton cri ne peut jamais s'arrêter. Qu'il y avait un cri même plus grand qui hurlait en toi. J'entends une fissure dans ton silence. Tu plies tes genoux en disant que maintenant, tout est inutile. Qu'il n'y a pas d'espace pour une résonance dans ton âme remplie de larmes. Ton nom est devenu la douleur.



Je sais très bien que mes langues qui sont arrivées en retard deviennent des flèches empoisonnées et te frappent. Il sera de plus en plus toxique comme le temps passe. Les histoires de la nuit pleine de phrases portent du poison. Tu craques dans moi et tu t'es divisé en plusieurs toi. J'ai parlé de toi mais qui es-tu. Qui. Personne. Où es-tu, le silence qui absorbe mon poison. Où demeures-tu, où recules-tu. Pourquoi est-ce qu'on peut seulement crevasser ton silence et ne pas le fendre. Pourquoi ma question n'atteint tes larmes que maintenant. Il y a un son qui me fait penser que j'entends le bruit de la pluie par la fenêtre. Il grignote le coin de mon esprit. Pardonnez-moi, cette phrase est utilisée pour faire fondre les sentiments. Dis-moi. Dois-je reculer. Dois-je rester. N'y-a-t-il vraiment pas de questions qui ne peuvent pas devenir des larmes qui fendent le silence. Pourquoi y-a-t-il du poison dans ma question. Pourquoi le poison ne peut pas devenir le médicament. Je deviens fou.

Il y a des phrases qui contournent et qui tournoient autour de l'histoire. Je vais les appeler les phrases flèches rondes. Je suis enfin de plus en plus loin de l'histoire du radis. Je contourne même si cela me rend lointain. Je répète. Je recule pour rester. C'est comme ça que j'aime. Je ne connais pas d'autres choses. Il y des choses qui ne marchent pas peu importe combien nous essayons. Je retourne à l'histoire. La phrase flèche ronde pourrait-elle transpercer l'histoire du radis. Puis-je raconter l'histoire de la ville et de la nuit dans le radis. Est-elle enfin pliée, l'histoire de toi. Je ne sais pas quand retourner. Pourrais-je retourner. Seras-tu toujours ici quand je me serai retourné. Je recule de toi encore. Tu n'y croirais pas même si je disais que je recule en fait pour rester. Tu n'y croirais pas. Comme ma phrase flèche ronde ne peut pas rester. Ce qui vient derrière est une chute infinie de l'histoire. On recommence du sol.

Mon histoire pourrait commencer ainsi. L'histoire comme l'agriculture dans les régions hautes et froides. Je suis né sur un champ de radis. La femme m'a accouché cachée dans le champ de radis une nuit où la grêle tombait. C'était une femme de la ville. Le son de la grêle a dissimulé mon cri. La femme était déjà morte quand ma tante est sortie à l'aurore pour aller aux toilettes. Quelques histoires ne peuvent que commencer par la mort. Mon visage qui s'est trouvé à l'entrejambe était blanc et rond, rond comme un radis. Les bras et les jambes petits. Elle me l'a dit. Le champ de radis était à elle. Ses cheveux étaient secs comme des feuilles sèches de radis, ses dents toutes noires. En général, elle était comme un radis. Elle a vécu seule dans une petite hutte à



côté du champ de radis. La jeune fille de la ville n'a jamais pu retourner à la ville. Avant de faire passer aux gens le corps de la femme, elle a dépouillé la femme de sa robe et l'a cachée dans son armoire. Elle a fait sortir cette robe, l'a touchée et l'a cachée encore à chacun de mes anniversaires. Elle voulait la mettre mais elle avait peur de la déchirer. Son corps n'est jamais devenu petit. Elle a arraché des radis et les a jetés derrière elle, comme si elle maudissait son corps trop grand. Le toit de la hutte croulait d'un pan chaque année.

Quand on est perdu dans la ville, parfois on finit par se trouver sur le champ de radis. Un radis est né sur le champ de radis. Dit la tante en épluchant le radis. Elle m'a appelé « radis ». En hiver, on sentait partout dans la hutte le radis cuit à la vapeur. On a mangé du radis vapeur avec des flocons de neige. Je n'ai vu personne, même pas un chien pour lui jeter le radis vapeur pendant plusieurs hivers.

Quand le vent secouait la hutte la nuit, ma tante a mis sa main entre mes fesses comme elle pique un radis soufflé. On est né un animal sans pied si on aime discuter la nuit. L'histoire a commencé ainsi. Mon piment a lentement déplié dans l'histoire. Je l'ai vu, debout derrière moi, une nuit quand je suis sorti au champ de radis pour me masturber sous la lune. Nous avons été en pied sans bouger comme un radis gelé. Elle n'a plus parlé depuis ce jour-là. L'histoire s'est plissée chaque jour un peu plus et elle s'est enfin ratatinée. L'araignée sans pieds les ont obtenus à nouveau, l'enfant dont les cheveux poussaient dans la bouche les a perdus, le visage du monstre qui change chaque fois qu'il clignote a disparu, le hibou qui imite la parole humaine en sens inverse bouboule, enfin. Tout est retourné à la nature antérieure de l'histoire.

La tante parfois faisait la morte pendant qu'elle était sur le champ de radis en arrachant des radis. Les nuages moutonnés passaient au-dessus de sa tête. Ra-dis-ra-dis. Quelques moutons criaient ainsi. Elle n'a même pas pu manger du radis vapeur en hiver à cause de ses dents agacées. Elle a dû boire du radis avec du riz, bouille doux et avec une gouttelette de sauce soja. Parfois j'ai vu des radis jaillir à l'envers sur le champ de radis. Je n'ai plus pu écouter son histoire, j'ai dû créer mes histoires moi-même. Je ne savais pas où commencer. L'histoire ne s'est jamais terminée, peu importe où elle a commencé. J'ai dû recommencer chaque fois. Une histoire est venue derrière une autre histoire. Quelques histoires commençaient à l'inverse. Oub-oub.

La tante a frappé mon piment avec le radis quand elle m'a vu endormi en robe caché dans l'armoire. Faut pas. Étaient ses derniers mots. La grande tante est devenue la



petite tante. J'ai enfermé ma petite tante dans la hutte la nuit où il y avait du vent violent. Les feuilles de radis pendues devant la porte bougeaient dans le vent. Je me suis accroupi en robe dans le champ de radis et j'ai vu un radis tomber entre mes jambes. Un radis pas rond et pas blanc non plus. J'ai quitté le champ avec ce radis dans mes bras. Les hiboux criaient en imitant la voix humaine quelque part. Pas-faut-pas-faut.

Il faut que mon histoire quitte le champ de radis et entre dans la ville en rampant comme la femme est arrivée au champ de radis de la ville pour accoucher le radis. Quelle phrase ai-je retiré du champ de radis de l'histoire. Quelques phrases se sont mises à l'envers. Elles mangent la peau de l'histoire comme un bœuf mange du sec. Le vent fait bouger le champ de radis. Chatouille les oreilles de l'histoire. La ville va bientôt s'écrouler. La tante déchire la chair de l'histoire, elle en sort et m'appelle. Radis. Elle dit. Elle parle à travers ma voix. Le changement de la voix. La transformation progressive de la voix. Certaines voix changent l'histoire bizarrement.

Radis. Je sais bien qu'il est inutile maintenant. Peu importe s'il l'est si je peux devenir honnête. Dit franchement. Je n'ai jamais parlé sincèrement. J'ai vécu une vie qui n'a pas besoin d'être honnête. À quoi sert-il d'être honnête pour une personne qui vit dans une histoire. As-tu dû vraiment me faire paraître dans l'histoire ainsi. Pas moyen. Mes paroles ne brillent que dans ton histoire. Je peux enfermer ton histoire dans une obscurité totale seulement si je peux, ce sont mes vrais sentiments. Radis. J'ai attendu que mes mots deviennent inutiles. Je vais les dire maintenant. Je ne suis pas ta grande tante. Je ne suis pas ta petite tante. Radis. Je ne suis pas ta mère. Je choisirai de devenir un hibou plutôt que devenir ta mère. Je décide de tout dire à l'inverse maintenant. Bou-hi-bou-hi. Ecoute-bien. C'est un mensonge. Je ne vais pas parler à l'inverse car tu comprendras facilement même si je les dis à l'envers.

Ma vie est inversée à cause de toi. Ma vie tranquille sur le champ de radis a craqué à un moment à cause de toi. Ton cri a donné des questions à ma vie. J'ai déplié mon chapelet d'histoire dans l'histoire pour y répondre. Plus je l'ai déplié, plus l'histoire a changé. Il n'y avait pas d'histoire depuis le début après tout. Il y n'avait que des chapelets dans le chapelet. Mais mon histoire pourrait bien plisser le monde. Tu as grandi dans mon histoire. Qui pourrait savoir que ton piment s'est déplié comme ça. Je sais. Radis. Il n'y a plus de monde que tu peux plisser maintenant. L'histoire n'est plus utile pour toi qui as quitté le champ de radis pour la ville. La ville expulse l'histoire



à la périphérie. Il n'y a pas d'histoire qui va faire s'écrouler la ville. Tu as dû vouloir raconter ton histoire. Mais tu ne fais que tourner autour de l'histoire du champ de radis, tu ne fais que façonner les phrases. La nature se transforme, l'histoire ne peut pas la changer.

C'est l'histoire de la nuit et de la ville que tu voulais raconter. Ne coupe pas mes paroles. Reste tranquille même si tu m'as déjà coupé la parole. Ne tire pas les rides de l'histoire. Toutes les histoires que tu te rappelles sont à l'opposé de ton histoire. Oublie-les si tu peux. Et entre en rampant dans le trou de ton histoire. Baisse-toi plus. Tu n'arriveras pas à l'oublier. Ton histoire va retourner dans mon histoire. Mon histoire reste derrière la tienne, avec la bouche ouverte. C'est mon sort pour ton histoire.

Un morceau du sort abandonné sur mon champ de radis. Radis. Tu étais cet animal. Tu n'aurais jamais dû grandir. Tu n'aurais pas dû absorber le poison de l'histoire. Le bouillon blanc que tu as mis sur mon champ de radis a rendu fous les radis. Je me suis enfermé dans l'armoire quand tu m'as enfermée dans la hutte. Je me suis pendue sur la place où la robe était pendue. En train d'être vidée à l'intérieur comme un radis gonflé. Devenue une résonance qui tremble à l'intérieur peu importe l'intensité du vent. C'est là que j'ai su que mon histoire commence enfin. Certaines histoires commencent après que quelqu'un soit parti. L'histoire dans laquelle un radis a grandi sur un lieu où le radis n'était même pas planté ne pouvait plus me consoler. Mon histoire se déguise maintenant en douleur. Si je parle en ta langue, la douleur est l'essence de l'histoire. Gênant. Confus. Ne mens pas. La douleur est un incident. Ça arrive. Tu ne connais pas la douleur. La douleur n'a pas d'essence. La douleur est dite par la douleur seule. Ta langue est secouée par la racine faible des sentiments.

Mon champ de radis est tombé en ruine quelque temps après et la hutte s'est effondrée. L'histoire s'est terminée ainsi. Si tu connais l'histoire derrière l'histoire. Radis. Retourne à l'animal de la nuit sans pieds. Raconte une histoire de la ville qui a avalé l'histoire qui n'a pas besoin d'histoire. Mais ça ne veut pas dire que tu peux salir mon champ de radis par l'histoire de la ville. Remets dans mon armoire la robe que tu as prise et enfuis-toi. Radis. Tu aurais compris dans la ville que la robe est une pièce. La robe. Une pièce. Je sais bien que mon histoire n'est qu'un morceau de ton histoire. La robe. Ne me demande pas pourquoi je le dis. Je devrais en avoir honte. La feuille du radis n'est pas la seule qui bouge quand il y a du vent. Ne donne pas des radis à



n'importe quelle femme. Quelques femmes accouchent de radis sur le champ de radis et s'enfuient. Personne ne sait. Ne me dis pas que toi aussi, tu le sais bien.

Radis, mon histoire n'est pas incluse dans ton histoire. C'est ton histoire et non la mienne. Je ne peux pas t'en vouloir. Mon histoire ne peut pas transpercer ta voix. Pourrait peut-être l'érafler, au moins. Tu aimerais bien changer de voix si tu pouvais. Certaines histoires n'arrivent jamais à changer de voix, peu importe les efforts. Radis. Pense toujours au prochain radis quand tu arraches un radis. Ne crois pas que tous ceux qui se trouvent sur le champ de radis sont des radis. Ne cherche pas à trouver une leçon amère dans l'histoire. Radis. Autrefois nous n'étions même pas sûrs que l'histoire existe ou pas. Même si c'est le cas. J'espère que mon sort pourra trouver ton histoire. Je désire la crevasse. Marche pas, mais. Trop tard, mais.

Je me demande quelle histoire tu vas raconter quand la ville s'écroulera. C'est un mensonge. En fait je ne suis pas curieuse. Mais comme ça. Radis. Recommence même si l'histoire est déjà en train de s'écrouler. Il n'y a pas de récompense pour que tu m'ais appelée. Je pense que j'ai fait tout ce que je peux. Je peux faire descendre mon histoire maintenant. Il est bien d'échapper si on peut. Fais comme tu veux. Ce n'est plus important si tu m'appelles la tante ou pas, franchement.

Est-ce vraiment mon histoire. Mon histoire ne touchait que le sol depuis le début. L'histoire qui est le sol en même temps que la chute. Il n'y avait même pas l'extase de la chute juste avant de toucher le sol. Ne pouvant même pas agiter les bras. Comment pourra-t-on remonter du sol. Quelle phrase va m'amener à la nuit de la terre.

J'étais en train de marcher dans la nuit de la ville. Je me suis arrêté de marcher. C'est comme ça que je me rappelle. Station d'abord. Station brève. Station encore. Change de station. Mouvement progressif de station. Il faut fondre l'esprit derrière toutes les actions. Analyse et définition. Il faut descendre jusqu'au sol avant que ces mots n'écroulent mes phrases. Il faut que je sois moi-même le sol de l'histoire. Pour que la phrase flèche ronde puisse se détourner de l'histoire de la frontière d'avant et après l'histoire. Qu'est-ce qu'il y a au-dessous. Peut-être la nuit même au sol d'histoire. Peut-être une voix qui s'entend. On n'a pas besoin de le dire à l'inverse mais besoin de sauter les pieds en l'air. Il y aura également une histoire qui entre dans le sol. Faudrait qu'elle retire le sol, trouve l'histoire dans l'histoire et descende même plus bas. Jusqu'à ce

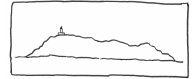


qu'elle touche le vrai sol. Même si ce n'est pas possible. Avec les ordures de la langue que l'on ne peut pas prononcer partout sur son corps.

Les noms que j'ai appelés. Les noms que j'ai mal appelés. Par la voix qui s'appelle toi. Il y a une voix qui peut plier et déplier l'histoire. Ai-je déjà dit. Je ne sais pas. Tu auras pensé que je me serais arrêté dans la ville de la nuit comme maintenant. Tes pronostics sont exacts, et cela préviendra la fin d'autres de mes histoires. Ce n'est même pas un problème de rester sur place. L'histoire que j'ai voulu raconter m'a déjà dépassé ou est restée encore derrière moi. J'ai voulu raconter l'histoire de la nuit et de la ville. J'en ai marre de l'histoire du radis maintenant. Les phrases s'écroulent comme le champ de radis ruiné. Le sort dans l'histoire se réalise hors de l'histoire.

Mon histoire n'est peut-être qu'un empilement de mots qui s'appellent une histoire. Est-ce vraiment l'histoire que j'ai voulue. Oui et non. Même des briques sont une construction. Même la déconstruction est une construction. Il est important de savoir comment ça s'écroule. La construction de l'histoire. La construction qui s'étend infiniment sous le sol. Nous ne savons pas ce qui s'est passé sous le champ de radis. Tout me dit de me réconcilier avec l'histoire. Je ne veux pas fraterniser avec elle. Je ne sais même pas quand nous nous sommes battus. Est-ce même possible de la défier. L'histoire est la construction de la construction sans forme. Change de place partout dès qu'il fait nuit. Si on vise la phrase point faible, le point faible a déjà déménagé à une autre. Je veux subvertir progressivement l'histoire seulement si je le pouvais. L'histoire reste une histoire même si elle est subvertie.

La ville était en train de s'écrouler très lentement lorsque nous y marchions. Nos esprits détruits ainsi que la ville. La ville est construite pour sa déconstruction. La ville est un grand explosif. Besoin d'une histoire qui peut enflammer sa mèche. Il existe ces problèmes. C'est bien la raison de la méfiance contre la construction de toutes les villes. Faut-il être honnête si besoin. Pour qui. Pour certains, l'histoire pourra s'approcher comme une violence qui est même plus cruelle que l'explosif. Quelques phrases sont un raté répétitif, c'est ce qui devient une histoire. Je voulais raconter une histoire quand la ville s'écroule. J'ai voulu faire exploser la grenade fumigène de l'histoire et tirer une balle à blanc. Il y a des moments où je suis content de pouvoir vouloir beaucoup de choses. Pas maintenant. Il faudrait raconter une histoire même quand la ville s'écroule. Je n'ai pas le choix. Pas le choix. Pas le choix.



Nous sommes perdus dans la ville avant que la ville s'écroule. C'est un mensonge. Je nous ai fait croire que nous avons perdu ses chemins. Pour te fondre et en faire une phrase. Tu dis. Que nous sommes perdus. Nous avons dû nous perdre. Quelques histoires doivent se jeter dans le champ de radis quand elles se perdent dans la ville. Je t'ai raconté l'histoire de ma tante pour t'assurer. Les rides de l'histoire. L'histoire des rides du monde auquel on n'arrivera pas à arriver. Tu y croyais en faisant la tête douteuse. Oub-oub. Nous nous sommes roulés, allongés sur le petit billon entre des radis. Il n'y avait pas beaucoup de choses à faire sur le champ de radis. Parmi tous ceux qui ont touché nos pieds, tous n'étaient pas des radis. Ta toison pubienne, comme des feuilles de radis sèches, a poussé dans ma bouche. Marchons un peu plus. Peut-être ce sont des histoires comme ça que j'ai voulu depuis le début. Nous sommes désarmés par un stimuli qui vient derrière un stimuli. Ta robe est déchirée. Tes jambes écartées. J'ai construit mon histoire dedans. Une histoire qui n'est même pas une pièce. Bou-bou-oub-oub. Mon histoire est un radis, peut-être que tu es le chien qui a happé par hasard le radis vapeur. Si moi aussi j'ai une place d'exil de l'histoire, c'est le champ de radis sur lequel j'ai roulé avec toi. Je le dis (tournant). Alors tu le dis (tournée). Le champ de radis n'était qu'un lieu de déportation pour moi. Un champ pour toi et toi seul. Il ne sera jamais un champ de radis pour moi.

Il y a une histoire qui avance même si elle s'arrête. Il y a une histoire qui est entraînée de force mais qui commence à entraîner un moment sans savoir. Je ne peux rien retarder. La ville s'est écroulée, tu l'es aussi. Il y avait un écroulement derrière un écroulement. Moi aussi je me suis écroulé avec la ville. Après l'écroulement je reste en tant que la voix de la ruine, j'appelle l'histoire derrière l'histoire. Il y a une histoire qui ne se retourne pas même si on l'appelle. Ne te retourne pas. Recommence là où tu es. Certaines histoires doivent commencer après s'être effondrées. L'histoire continue derrière l'histoire. Elle recommence. Une ville est derrière une ville. Elle attend. C'est pourquoi je continue mon histoire. Je ne peux pas parler à l'envers. On ne peut pas faire retourner l'histoire même si on parle à l'envers. Elle ne retourne pas au début même si on recommence. Oui. Possible. Seul. Amer. Ce qui vient derrière la douleur c'est l'amour de l'histoire. Savais-je.